Le travail a été longtemps considéré comme une obligation, une contrainte (laissons de côté son origine, tripalium, continuellement rappelée par des myriades d’auteurs) provoquée par la nécessité (l’Anankè) de se nourrir et de s’abriter. Pourtant les sociétés « archaïques » (celles des chasseurs-collecteurs) travaillent peu. Même les dernières sociétés de ce type qui demeurent et qui ont connu la « révolution néolithique » (l’agriculture et l’élevage) consacrent peu de temps à cette activité. Ainsi, les Nuers (tribu africaine) étudiés par l’anthropologue anglais Evans-Pritchard (1971)  « accompagnent vers 7 heures pendant une demi-heure le gros bétail aux pacages (il en reste rarement plus de deux ou trois pour garder les bêtes, chaque famille, à tour de rôle envoie l’un de ses hommes), vers 14 h 30 ils retournent le fumier avec de gros bâtons, à 16 h 30, ils rallument le feu dans leur foyer, vers 17 heures, ils attachent le bétail. Le reste du temps, ils le passent à l’abri de leur brise-vent ». Quant aux tribus tupi-guarani (ou guyaqui) analysées par Clastres (1974), elles travaillent encore moins : « Le gros du travail, effectué par les hommes, consistait à défricher, à la hache de pierre et par le feu, la superficie nécessaire. Cette tâche accomplie, à la fin de la saison des pluies, mobilisait les hommes pendant un ou deux mois. Il en résulte donc cette conclusion joyeuse (c’est nous qui soulignons) : les hommes travaillaient environ deux mois tous les quatre ans. Quant au reste du temps, ils le vouaient à des occupations éprouvées non comme peine mais comme plaisir : chasse, pêche, fêtes et beuveries ; à satisfaire leur goût passionné pour la guerre. »

Certes Evans-Pritchard comme Clastres indiquent que le reste du processus agricole et de l’élevage est le fait des femmes qui, elles, n’ont guère de loisirs puisqu’en plus de ce travail elles doivent préparer les repas et s’occuper des enfants. Preuve une fois de plus que la domination masculine n’a pas attendu l’essor du capitalisme pour s’imposer radicalement … D’où notre conclusion peut-être quelque peu osée : les hommes n’aiment guère travailler et ils ne le font que contraints et forcés ou lorsqu’ils espèrent (comme dans nos sociétés) être reconnus par les dirigeants et les collègues des organisations dont ils font partie et qu’ils peuvent espérer satisfaire leur besoin de réussite, de fierté, de gloire et leur goût pour l’argent, dispensateur de plaisir.

Ce peu de goût pour le travail nous le retrouvons (et nous serons bref à ce sujet bien connu) dans les sociétés qui ont formé le socle de la civilisation occidentale. Très nombreuses sont les études qui ont souligné, à satiété, le manque de goût des Athéniens citoyens pour le travail. Le citoyen est d’abord (d’où son nom) un homme qui s’occupe des affaires de la cité et qui décide, avec les autres citoyens, de la meilleure manière de les mener à bien. Les autres (les paysans, les artisans, les métèques, les esclaves) sont rivés à leur travail. Il n’est que de se souvenir des plaintes qu’Hésiode (qui était paysan bien que poète) a formulées dans son texte Les travaux et les jours. Certes les « métèques » avaient parfois des charges publiques importantes mais ils demeuraient des « hors-loi ». Le travail n’était donc aucunement valorisé dans cette *polis* qui nous a pourtant donné les premières leçons de démocratie. Le citoyen a pour tâche (noble) de bien faire fonctionner la démocratie en se rendant quotidiennement à l’agora ou à l’*ecclésia*\* lorsque des décisions sont à prendre. Les non-citoyens, eux, ont comme tâche (plus ou moins vile) la production et la commercialisation des biens et des services.

Comme nous le savons ce genre de vie ne fut pas réservé à la société athénienne. Il fut prédominant dans les sociétés européennes et asiatiques. Il n’est que de rappeler la division entre les trois fonctions essentielles mise en évidence par Dumézil (1940) qui ont caractérisé nos sociétés jusqu’à la Révolution française : la force (d’où les hommes de guerre – les nobles d’épée dans notre société), la souveraineté spirituelle (d’où les hommes de prières – les prêtres) et la fécondité (d’où les hommes de peine – paysans, artisans, commerçants) qui se nourrissent comme ils peuvent et qui sont contraints à nourrir les deux premières catégories, qui estimaient déchoir si elles se commettaient à travailler. Naturellement, il y a toujours eu certaines accommodations à cette division fondamentale. À côté de la noblesse d’épée a pu se développer une noblesse de robe (dont certains magistrats, avocats, médecins, écrivains parfois purent faire partie). À côté des prêtres séculiers, il y eut des prêtres réguliers qui dans leurs monastères pratiquaient une certaine forme d’agriculture et préparaient des plantes médicinales. Mais ces exceptions à la règle n’empêchaient pas les nobles puis la bourgeoisie montante (en Angleterre ou en Hollande) de fort peu travailler.

L’atmosphère avait pourtant bien changé depuis le début du XIXe siècle. Saint-Simon (remarquable anticipateur des temps modernes, trop souvent encore mésestimé) proclamait la nécessité pour tout le monde d’accéder enfin à l’âge industriel et de se mettre au travail. D’où la fameuse fable des abeilles (les producteurs) et des frelons (les oisifs, les nobles, les prêtres, les rentiers) prônant la victoire des abeilles. Les saint-simoniens (malgré leur emphase et leur attitude fréquemment ridicule) portèrent très haut le message de Saint-Simon et beaucoup d’entre eux furent de remarquables constructeurs (Ferdinand de Lesseps) ou hommes d’affaires (les frères Pereire).

Marx, autant admirateur de Saint-Simon que contempteur de Proudhon, n’avait plus qu’à apporter sa signature et ses brûlots. Tous au travail ! Ce travail pouvait néanmoins engendrer pour le plus grand nombre exploitation et aliénation. Mais les ouvriers conscients et organisés seraient un jour capables de « briser leurs chaînes ».

Hélas, nous en sommes toujours à l’âge industriel qui s’est complexifié en s’adjoignant un âge commercial (consommation à outrance) et un âge financier (la spéculation). Et le monde est obsédé alternativement par la croissance et par la crise et se demande s’il ne court pas allègrement à l’abîme (la vision de l’apocalypse se révélant moins « joyeuse » que celle vécue par les Viennois dans les années qui précédèrent la « Grande Guerre »).

Les cris d’alarme ou les plaidoyers pour un autre mode de vie n’ont pourtant pas manqué. Déjà à la fin du XVIIIe, Rousseau, sur le continent, Samuel Johnson, moraliste et lexicographe (qui eut à la même époque une influence considérable sur les mœurs et les lettres anglaises) en Angleterre, avaient déjà fait un éloge de la perte du temps, de la rêverie, de la marche salutaire ou de la conversation.

Au XIXe siècle Thoreau, puis Lafargue (gendre de Marx), Nietzsche, Stevenson, au XXe siècle Russell, Malevitch, Bataille, eux aussi s’élevèrent contre la mystique du travail et donnèrent ses lettres de noblesse à l’oisiveté. Il est impossible dans un bref article de rendre compte des travaux de ces divers penseurs et de leur rendre l’hommage qui leur est dû, pour avoir été des hommes-vigiles qui se sont rendu compte des conséquences de cette apologie du travail. Elle ne pouvait entraîner d’après eux que la mutilation des êtres humains.

Eugène Enriquez, *Le travail, essence de l'homme ?* *Qu'est-ce que le travail ?* (2013)

\*l’ecclésia est l’assemblée du peuple à Athènes

**Proposition de résumé (200 mots)**

Prétendre que le travail est nécessaire pour subsister est un propos rebattu. Or dans les sociétés traditionnelles, de tradition agraire, les hommes consacrent peu de temps au travail et beaucoup aux divertissements, moyennant un transfert de tâches multiples aux femmes. Ainsi nous osons affirmer que les hommes ne travaillent que par obligation ou intérêt égoïste. 55

D’ailleurs les civilisations occidentales manifestent aussi depuis longtemps ce rejet du travail, comme en atteste le fonctionnement de la démocratie athénienne où le travail était délégué aux métèques, esclaves ou petites gens pendant que les citoyens s’adonnaient à la politique. Du reste la thèse trifonctionnelle de Dumézil confirme l’inégalité entre guerriers et prêtres qui ne travaillent pas mais profitent du labeur des producteurs. Et malgré quelques exceptions, ce modèle est resté très longtemps valide. 77

Mais à partir du XIX° siècle, le travail a été valorisé et encouragé par de grands penseurs comme Saint-Simon ou Marx qui, tout en dénonçant le travail aliénant, a vanté l’activité humaine. 33

Malheureusement cette conception du travail a perduré jusqu’à aujourd’hui avec notre dépendance à la consommation, à la croissance. Pourtant, depuis le XVIII° siècle, de nombreux écrivains ont contesté cette survalorisation du travail au détriment du loisir, de l’oisiveté nécessaires, selon eux, à l’épanouissement humain.47

212 mots

**Dissertation : éléments de corrigé**

«Les hommes n’aiment guère travailler et ils ne le font que contraints et forcés (…) et [lorsqu]’ils peuvent espérer satisfaire leur besoin de réussite, de fierté, de gloire et leur goût pour l’argent. » Eugène Enriquez

Vous évaluerez ces propos à la lumière des trois œuvres au programme.

**I- Etre travailleur malgré soi ou pour soi**

Le système social est fondé sur le travail permettant d’obtenir un revenu et un statut ; aussi le l’individu peut–il se sentir enfermé dans cette logique et un travail qu’il n’aime pas forcément. Le travail n’est alors pas une fin en soi.

***A- la lassitude des travailleurs***

Le travail peut être pénible, user les corps et les esprits, peu rémunérateurs et limiter le temps libre ; aussi peut-on comprendre qu’alors certains ‘hommes n’aiment guère travailler’ quand ils voudraient vivre à leur rythme, profiter de la vie, se sentir reconnus.

* SW dénonce les cadences de travail imposées aux ouvriers par des *« bureaucrates impitoyables*»p67 et «*assez souvent rigoureusement  impossibles à atteindre*»p63, d’où une lassitude permanente : «*quand on a fait ses huit heures, on en a marre »* p205
* Pour gagner des parts de marché Benoît veut augmenter la productivité et les cadences sans état d’âme : *«  ceux d’entre vous qui n’adopteront pas la cadence eh bien ils resteront sur le quai*»p131
* Virgile note que même les paysans attachés à leur travail peuvent parfois être découragés quand tout l’effort fourni est réduit à néant : «  *cependant en dépit de tout ce mal que les hommes et les bœufs se sont donné pour retourner la terre ils ont encore à craindre l’oie vorace, les grues de Strymon …* »p45

***B- Mais il faut bien travailler pour vivre…***

Or pour satisfaire des besoins élémentaires (se nourrir, se vêtir, se loger…), les hommes doivent fournir des efforts, travailler parfois durement (cf la Genèse : «  à la sueur de ton visage tu mangeras du pain », TOB). C’est donc la nécessité qui « contraint, force » à travailler péniblement pour vivre (labeur).

* Vg insiste sur la pénibilité du labeur paysan (*labor improbus*) dans un monde toujours menacé par la disette ou les calamités.
* Les ouvriers quant à eux gagnent très difficilement de quoi vivre décemment et ne peuvent échapper à un travail harassant s’ils veulent survivre : « *on travaille seulement parce qu’on a besoin de manger. Mais on mange pour pouvoir continuer à travailler. Et de nouveau on travaille pour manger »*p420+ p269
* Même si la pénibilité et la nécessité sont moins marquées dans Par-dessus bord (pièce écrite dans une période d’abondance et de plein-emploi), on travaille aussi pour des raisons économiques, comme l’avoue Passemar qui voulait avant tout écrire mais qui a pris un poste chez Ravoire et Dehaze car « *il fallait vivre alors ç’a été cette petite annonce »p16*

***C- Un rapport instrumentalisé au travail***

Certains métiers socialement valorisés et souvent bien payés assurent une position sociale flatteuse et une vie confortable ; ils attirent donc certaines personnes qui vont s’investir dans ces métiers classés comme étant ’les plus prestigieux ou les mieux payés ‘ ; grâce à eux, ces personnes vont satisfaire ‘leur besoin de réussite, de fierté, de gloire et leur goût pour l’argent’, voire de pouvoir.

* Benoît est un ambitieux, sûr de lui, qui estime que la direction de l’entreprise doit lui revenir ; il veut avoir « *les coudées franches autrement dit tous les pouvoirs de décision*»p91
* SW est consciente des hiérarchies des fonctions et des conditions qui font que des patrons ou des cadres sont tout puissants, comme Victor Bernard : *« je me demande si vous vous rendez compte de la puissance que vous exercez . C’est une puissance de dieu plutôt que d’homme* » »p232, alors que les ouvriers « *ne comptent pour rien*».
* Virgile regrette que certains, par goût du lucre, par gloriole et ambition, se lancent dans des activités inutiles et dangereuses p103.

**II- Pourtant des hommes aiment travailler**

On peut aimer son travail, le dire et manifester sa satisfaction surtout si l’on accomplit un travail choisi et utile.

***A- Homo faber***

Certains métiers sont choisis et/ou accomplis avec passion plutôt que pour des raisons strictement matérielles ; on peut s’investir, se montrer créatif, tenter de réaliser au mieux sa tâche et œuvrer à transformer le monde.

* SW cite comme modèles « *le laboureur, le forgeron, le marin qui travaillent comme il faut »* qui savent « *dominer la matière*»p257
* Le paysan virgilien travaille à effacer *« le naturel sauvage » p76,* àrendre la nature plus féconde afin de «*sustenter sa patrie et ses petits-enfants »*p103
* Margerie qui aime le beau se place « *sous le signe de la Pompadour*» et veut créer un « *institut de beauté comme un défi à toutes ces usines sans âme où la beauté est débitée à la chaîne*» p241

***B- Des travailleurs heureux***

Le travail, même difficile, peut alors produire du contentement et une forme de plénitude qui stimulent .

* Chez Virgile, le paysan peut éprouver joie et sérénité : « *Il y a un plaisir à planter Bacchus sur l’Ismare et à vêtir d’oliviers le grand Taburne*»p75
* SW espère que l’ouvrier peut éprouver du plaisir à accomplir sa tâche et à ressentir *« parfois la joie du travail la fierté de l’effort accompli*»p207
* Lubin aime son métier de vendeur : «*il me faut la route  le contact avec la clientèle le goût de la victoire chaque fois que j’enlève une commande*», au point qu’il considère que *« Ravoire et Dehaze c’est toute [s]a vie*»p219

C- Une oisiveté pesante

D’ailleurs ne pas travailler ou très peu implique de se retrouver dans une longue oisiveté qui finit à la longue par peser ; car ‘la chasse la pêche, la fête, les beuveries voire la guerre’ (que cite E.Enriquez ), ressemblent à des divertissements vains, des plaisirs futiles plutôt qu’à des activités constructives.

* Mme Lépine, désoeuvrée, s’ennuie à attendre le client : « c’est calme, mais alors c’est calme »p12
* SW condamne Jacques Lafitte, brillant polytechnicien qui s’étourdit dans les plaisirs : «  il est  paresseux et toutes sortes de plaisirs occupent tous ses loisirs »p254
* Virgile évoque des Scythes menant une vie assez vaine et inutile p132.

**III- L’important est d’être un travailleur autonome et reconnu**

Les bonnes conditions de travail sont essentielles pour qu’on puisse aimer son travail ; cela passe entre autres par l’autonomie et la reconnaissance.

***A- Autonomie***

Si un travailleur est décisionnaire dans son activité, il en tire une grande satisfaction et un surcroît d’énergie pour accomplir sa tâche ; sinon il est démotivé et amer…

* Tel le chef des ventes Dutôt qui a dû accepter des employés qu’il n’a pas choisis (p52), lorsqu’il ose contredire le PDG Dehaze est immédiatement renvoyé.
* SW insiste sur le manque de responsabilisation des ouvriers qu’elle trouve dommageable pour eux mais aussi pour les patrons  cf p279 ; il faut donc abolir *« la subordination totale* »p232.
* Au contraire le paysan virgilien est l’incarnation du travailleur autonome dans une société traditionnelle sans division du travail ni hyperspécialisation. Il mérite alors le qualificatif d’’heureux’ *(fortunatus* ) p102.

***B- Reconnaissance et dignité***

Le travail sera apprécié s’il permet une estime de soi, la reconnaissance des autres et une juste rémunération.

* Les ouvriers pourront « *relever la tête*» p232 si on reconnaît « *le pouvoir créateur du travailleur*»p257, si on met en place « *un travail mécanique qui respecterait la dignité humaine*»p258 et si on les paye correctement
* Dans Par-dessus bord, la pérennité de l’entreprise entre autres passe par l’implication des employés reconnus et valorisés, ce qu’a bien compris Benoît : *« trois hommes qui dans le feu de l’action ont prouvé leur dimension voient reconnaître leur mérite ce jour par une promotion*» p242
* Virgile entreprend , par son œuvre, de valoriser le travail du vertueux paysan romain (*bonus agricola*), incarnation de l’identité romaine par le biais du *mos majorum* (*« là où ils vivent sont …une jeunesse dure aux travaux et habituée de peu, le culte des dieux et le respect des pères*»p100) et dont l’activité a une dimension civilisatrice.

------